

Florida de Lauren Groff

Luba Markovskaia

Number 269, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91326ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Markovskaia, L. (2019). Review of [*Florida de Lauren Groff*]. *Spirale*, (269), 41–43.

LUBA MARKOVSKAIA

Un État de catastrophe

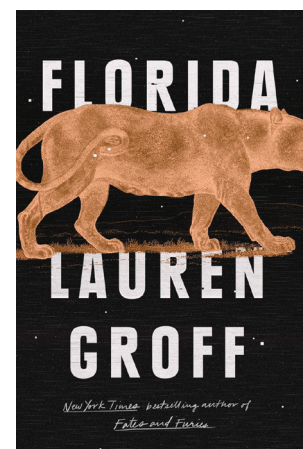
En tant qu'auteure de romans et de nouvelles, Lauren Groff jouit d'un vif succès critique, en particulier depuis le très remarqué *Fates and Furies*, que Barack Obama a sacré «son livre de l'année 2015», une distinction qu'on ne manque jamais de mentionner dans les notices portant sur l'écrivaine, celle-ci comprise. Après ce roman, traduit en français sous le titre *Les furies* et racontant la débâcle d'un couple marié sur près d'un quart de siècle, Groff livre un recueil dont le titre laisse présager un décor ensoleillé, peut-être un peu kitsch, typique du *Sunshine State*. Or la Floride est ici le théâtre de phénomènes naturels inquiétants, un espace où on s'enlise comme dans un marécage, avec sa chaleur accablante et ses corps transpirants, «une chaude et lente noyade» [les traductions sont libres]. La plupart des nouvelles ont comme événement déclencheur une perturbation des éléments, que ce soit une pluie torrentielle, une tempête ou un ouragan. La multiplication de ces phénomènes dans le recueil exprime une angoisse bien actuelle face aux dérèglements climatiques, mais la récurrence finit par faire office de formule et engendrer un effet d'accumulation, qui est néanmoins compensé par la profondeur narrative et le style envoûtant de l'auteure.

La langue de Groff est dense, pleine d'ellipses et de rapprochements évocateurs, saisissant d'un seul trait des réalités complexes en des tournures gorgées de sens. Sa recherche quasi perpétuelle d'images percutantes peut paraître par endroits un peu forcée, mais l'effet est presque toujours réussi, et on lui pardonne aisément une certaine affectation dans l'écriture. Le temps de la narration est sans cesse resserré et distendu : tantôt le récit s'attarde à d'infimes détails, tantôt il s'accélère en d'immenses enjambées et peint à grands traits les moments forts d'une vie. Ainsi, la deuxième nouvelle, «*At the Round Earth's Imagined Corners*», parcourt toute une existence avec des ambitions dickensiennes et un environnement inquiétant qui rappellent le travail d'une Donna Tartt, et se termine sur une scène qui voit le temps se figer, à l'image du vent qui tombe et qui refuse de pousser la barque du personnage vers la rive, le laissant momentanément en proie aux alligators et à ses propres souvenirs. Le titre de cette nouvelle évoque le Jugement dernier, une référence représentative de ce recueil, où s'abattent sans cesse sur la Floride, et sur la planète entière, des plaies de proportions bibliques.

FLORIDA

LAUREN GROFF

Riverhead Books,
2018, 275 p.



La langue de Groff est dense, pleine d'ellipses et de rapprochements évocateurs, saisissant d'un seul trait des réalités complexes en des tournures gorgées de sens.

La grande majorité des personnages sur lesquels sont centrées les nouvelles sont des femmes. La présence masculine est souvent prédatrice, ou alors elle incarne une forme de domesticité imposée et vécue à corps défendant, mais également fantomatique : lorsqu'ils ne sont pas menaçants, les hommes sont le plus souvent absents, discrets, ou prennent l'aspect de revenants d'un passé que l'on revisite à contrecœur. Ce sont des agresseurs, des pères morts ou d'anciens amants cruels, ou encore des maris pleins de sollicitude, mais pas tout à fait à même de comprendre la tempête qui sourd dans l'esprit de leur épouse. Les nouvelles sont aussi peuplées d'une multitude d'enfants abandonnés, contraints d'assumer un rôle parental, et explorent des relations difficiles avec des parents malveillants ou manquants.

UNE MATERNITÉ ÉQUIVOQUE

Le malaise face à la maternité forme une manière de leitmotiv dans l'ensemble du recueil, comme l'annonce d'emblée le remarquable *incipit* : « *Sans m'en apercevoir, je suis devenue une femme qui hurle, et comme je ne veux pas être une femme qui hurle, dont les enfants se promènent avec des visages figés, alertes, j'ai pris l'habitude de chausser mes souliers de course et de sortir marcher dans les rues au crépuscule, laissant le soin de déshabiller, de débarbouiller, de lire, de chanter et de border les garçons à mon mari, un homme qui ne hurle pas.* » Le « je » qui s'exprime dans ce passage est un personnage récurrent, désigné simplement comme « la mère ». Cette entrée en matière contient en germe l'un des enjeux existentiels qui innervent le recueil : une femme métamorphosée par son identité maternelle cherche à fuir un rôle qui lui est imposé. La narratrice décrit les mères qu'elle connaît comme des femmes déshumanisées, réifiées et vidées de leur substance, « *voûtées comme des crochets de bergère, scrutant le sol à la recherche de minuscules Legos, ou de raisins mâchouillés, ou des personnes qu'elles ont déjà été, effondrées dans les coins.* »

Les dernières années ont vu paraître une multitude d'écrits sur une forme de maternité ambiguë, qui s'écarte des discours essentialistes : *Motherhood* de Sheila Heti, *The Argonauts* de Maggie Nelson, *Dept. of Speculation* de Jenny Offill et, auparavant, *A Life's Work* de Rachel Cusk, pour n'en nommer qu'une infime partie. Plus près de nous, on peut aussi penser à *Mère d'invention* de Clara Dupuis-Morency ou aux *Tranchées* de Fanny Britt. Ces livres revendiquent la thématique maternelle non plus comme relevant d'une épreuve intime qui ne peut intéresser que celles qui l'ont traversée, mais bien comme expérience littéraire. Lauren Elkin écrit dans le *Paris Review* que ces nouveaux livres forment un contre-canon, s'opposant à la fois au canon littéraire, qui dédaigne la vie intérieure des mères, aux manuels qui dictent la manière d'élever des enfants et à « *l'hégémonie rampante* » de la maternité sur les réseaux sociaux. Ces livres donnent voix à une intériorité avant tout humaine et pensante, avec ses doutes et ses angoisses, auscultant la peur, le désarroi, voire le dégoût rattachés au rôle de mère.

C'est bien le courant dans lequel s'inscrit Groff : bien que de manière moins explicite que plusieurs de ces œuvres, elle décline sous différentes formes le récit d'une maternité adoptée malgré soi. Ainsi, lorsque dans un geste protecteur et enveloppant, « la mère » abrite ses enfants dans son chandail, la scène se termine néanmoins sur une description ambivalente : « *Quand les garçons ont fini leur nourriture et la sienne, ils glissent vers le sol. Son cardigan vert foncé est étiré et irrémédiablement déformé, strié de jaune d'œuf.* » Dans cette réécriture voilée de l'épisode de l'accouchement, l'expérience de l'enfantement est racontée, de manière détournée, comme une forme de vampirisme : les enfants ingrats, une fois sustentés, laissent la mère tuméfiée et souillée. Dans une autre nouvelle, les réflexes maternels surgissent au moment le plus inopportun, face à un agresseur potentiel, ce qui dévoile leur caractère dangereux : « *Elle se détestait pour sa première impulsion, celle de réconforter. Elle ne voulait pas être celle qui prend soin des autres – ce n'était pas son rôle naturel – mais sans qu'elle s'en aperçoive, c'était devenu qui elle était.* »

CATASTROPHES NATURELLES ET TEMPÊTES INTÉRIEURES

Dans *Florida*, l'expérience de la maternité phagocyte donc l'identité des femmes, jusqu'à mettre en péril leur intégrité physique. Mais un danger constant plane aussi sur l'ensemble de la vie humaine représentée dans les nouvelles, menaçant de faire basculer à tout moment des situations ordinaires dans des cataclysmes et des épreuves de survie. Les animaux de proie, la vermine et les reptiles rôdent dans les environs, comme de mauvais présages. Car les bêtes prennent parfois ici un aspect symbolique, voire mythique : une panthère que l'on sait tapie dans l'obscurité semble annoncer une mort prochaine, des serpents évoquent une injustice originelle (Ève est coupable de tous les péchés de l'humanité), tandis qu'un héron dévorant un serpent renvoie à un mauvais augure dans *Illiade*. Même des mouettes qui crient au couchant paraissent anticiper quelque malheur à venir, dans l'une des trois nouvelles qui se déroulent à l'étranger, en France et au Brésil. Sur ces rives lointaines, les personnages sont poursuivis par la nature déchaînée : celle qui part en vacances au Brésil se retrouve en pleine tempête mortifère, alors qu'une pluie diluvienne surprend ceux qui se retirent dans la campagne française.

Les calamités externes révèlent souvent des bouleversements intérieurs : le piège lacustre cerclé d'alligators devient l'occasion d'affronter la mémoire paternelle ; une femme tient tête à un ouragan, refusant de sortir de chez elle, mais fait face, dans sa maison secouée par les vents destructeurs, à des fantômes de son passé ; une autre contemple avec angoisse un gouffre créé par l'érosion sur son terrain et qui s'élargit inexorablement, tandis qu'elle s'enferme de plus en plus dans sa solitude. Elle éprouve le phénomène naturel comme une expérience intime, qu'elle ressent jusque dans son corps : *« [L]'idée du gouffre est comme un trou dans la bouche où se trouvait autrefois une dent manquante. Elle ne cesse de tâter le gouffre dans son esprit. »* La frontière entre l'individu et l'environnement est abolie, et le délitement de l'un informe la souffrance de l'autre.

SAISIR LES ANGOISSES DE SON TEMPS

On peut voir dans cette galerie de situations de vie ou de mort une manière pour l'auteure d'éviter de mettre en scène des personnages en proie à de sempiternels problèmes de privilégiés, un souci qui se ressent également dans les tensions sociales et ethniques abordées. Une des rares figures bien nanties du recueil sert de repoussoir et se fait renvoyer à son privilège

par son amie moins fortunée, tandis qu'une des seules à être épargnée par les éléments se plonge volontairement dans un contexte de survie, se dépouillant peu à peu de tout ce qu'elle possède et se réduisant au vagabondage. En apercevant des camarades de son ancienne vie universitaire par la fenêtre d'un café, elle songe : *« Comme elles avaient été riches. C'était une sorte de richesse qu'on ignore jusqu'à ce qu'on se retrouve dehors, tremblante au matin, observant ce qu'on a déjà été. »* Le malaise face à l'embourgeoisement se dissout ici dans l'expérience limite de l'itinérance, qui pointe du doigt l'hypocrisie d'une population repue et inconsciente. La question écologique se conjugue donc avec d'autres enjeux bien de notre temps, qui rongent la conscience des personnages ou se dressent, inévitables, sur leur trajectoire.

Ce désarroi face à l'état du monde est rattaché chez Lauren Groff à la maternité, puisque celle-ci est intimement liée à la crainte de transmettre aux enfants une planète à feu et à sang. Mais comme le montre la dernière nouvelle, qui cristallise – peut-être un peu trop explicitement – les préoccupations qui sous-tendent le recueil, c'est avant tout sa pensée catastrophiste que lègue le personnage récurrent à sa progéniture, comme on le constate quand son plus jeune fils, pourtant le plus rayonnant des deux, redoute l'apparition d'un tsunami nocturne sur les rives normandes, la présence d'une bombe dans un carrousel parisien ou le fracas d'une météorite géante. « La mère » se trouve alors dans l'incapacité de le rassurer. Cette ultime nouvelle, « Yport », d'après un village où la femme sans nom se rend sur les traces de Maupassant, est un véritable catalogue des angoisses qui sévissent dans *Florida*, et qui sont aussi celles de notre époque : hommes agresseurs, destruction environnementale, privilèges et embourgeoisement, tensions raciales, crise migratoire, terrorisme...

L'omniprésence de ces réalités imprègne le livre d'un sentiment d'urgence qui pourrait donner l'impression de ne pas offrir suffisamment de recul par rapport à l'actualité. Car il va sans dire qu'en déployant cette litanie de situations cauchemardesques, l'auteure inoculera, tout comme le personnage de la mère à son enfant, une appréhension face à l'état du monde à ceux et celles qui en auraient jusqu'ici été épargnés. Depuis quelques années, on nous conseille souvent, devant l'anxiété ambiante, de nous éloigner de nos écrans, avec leurs notifications constantes qui nous plongent dans une frénésie de mauvaises nouvelles, et de nous immerger dans un « bon livre », comme si la littérature avait forcément pour fonction d'apaiser les inquiétudes du moment présent. Lauren Groff rappelle quant à elle que c'est aussi la marque d'une grande œuvre que de sublimer les enjeux de son temps et de les faire éprouver d'une façon singulière à travers la voix unique de la fiction.